

## ERREUR D'AIGUILLAGE

La cigarette plantée négligemment au coin de ses lèvres, Julien parcourt distraitement le journal. Un observateur attentif ne manquerait de s'apercevoir que ses yeux s'égareront souvent vers le bout du quai de la petite gare de montagne. Les rides qui barrent son front démentent son allure décontractée. Il s'est adossé à la barrière, ses longues jambes croisées devant lui.

Les porteurs s'activent, les chariots de bagages s'entrecroisent, les appels des voyageurs en partance se font pressants. Le jeune homme est indifférent à ce bourdonnement d'abeilles affairées. Il se concentre vers la voiture numéro six, celle qui va emporter dans quelques minutes tous ses espoirs, dans un rugissement d'ogre affamé.

Triste coïncidence, le six a toujours été son chiffre de chance, un chiffre sacré, celui de sa fratrie. Pour ne pas le dévoyer, il s'est toujours abstenu de le jouer au tiercé. La requête lui aurait paru trop triviale. Et c'est ce numéro magique qui va enlever sa tendre Marianne, son alter ego, vers des rivages ensoleillés qu'il ne connaîtra jamais. Lui restera dans les champs enneigés. Il surveillera les troupeaux de moutons, proie facile pour le loup acculé par la faim. Demain...il sera seul pour garder sa montagne.

Le ventre déchiré par la souffrance, Julien est comme statufié. Il attend son apparition, une dernière fois. Comment a-t-elle pu, après ses promesses, ses sourires, ses caresses, se laisser passer la bague au doigt par son rival ? Il a senti la haine sourdre en lui, l'envahir comme une boue putride, ensevelir ce qu'il avait de meilleur. Il ne se rappelle même plus avoir été souriant, rassurant, distribuant ses conseils et prodiguant l'aide de ses bras à ses voisins. Il est devenu indifférent à son entourage. Maussade, il reste à l'écart du village, il ne s'occupe plus que de ses moutons. Il ne prend même plus la peine de lever les yeux pour admirer l'auréole que forme le soleil levant autour des cimes.

Sur ce quai de gare aussi gris que le fond de son cœur, il a envie de se précipiter, de donner des coups de pieds rageurs dans les bagages luxueux de la jeune femme, marqués de ses initiales et de celles de son mari. Son mari, oh ! Il ne veut pas, ne peut pas y penser, à ce bellâtre venu de la ville. Elle ne voit donc pas que sous ses discours ampoulés, il n'y a qu'une coquille vide ? Le berger l'a vu parader comme un paon dans les rues, faire ses dévotions à l'église du village, offrir des tournées générales à

l'auberge. Mais ce qui horripilait le plus Julien, c'était de le voir soulever son chapeau de feutre d'un air suffisant, pour saluer sa douce amie au bras de son père.

Tout en enrageant au spectacle de tant d'hypocrisie, il ne se sentait pas de taille à lutter. Que pouvait-il faire, avec ses vêtements de montagnard, ses phrases brèves, ses manières presque brusques à force de franchise. Il était incapable d'exprimer avec de jolies phrases le bonheur ressenti en compagnie de la jeune fille. Le plus souvent, ils se tenaient l'un près de l'autre, silencieux, face à la montagne. Ils ne se tenaient pas la main mais ils étaient plus soudés que s'il l'avait serrée contre lui.

Et elle est si jolie, si gaie, elle a tant envie de vivre, comment aurait-elle pu résister au paradis promis ? L'irréremédiable est arrivé. Julien a vu Marianne se montrer de plus en plus distraite, un sourire éthéré accroché à ses lèvres fines. Elle ne consentait plus qu'exceptionnellement à partager ses escapades le long des torrents sauvages, elle comptait son temps avec lui et semblait s'ennuyer. Jusqu'au jour où l'étranger annonça ses fiançailles avec elle. Elle a fui le berger, sa ferme, elle n'a pas eu le courage de lui signifier la fin de leur amitié exclusive.

Julien ne sait plus contre qui il est le plus en colère. Il voudrait écraser de ses poings le visage aux traits réguliers de l'homme. Il pense même à saisir le bras de Marianne et à l'enlever de force pour l'enfermer dans sa bergerie. Plus que tout, son torse est gonflé des cris qu'il voudrait envoyer ricocher sur les galets, s'envoler au-delà des pics acérés. Mais il est obligé de rester là, immobile, à voir le ballet des porteurs, à écouter les ordres et contrordres. Il attend le coup de sifflet fatidique, qui signera la fin.

Un parfum inconnu l'effleure, une senteur lourde, épicée. Frôlé par l'étoffe légère d'une robe, il a un mouvement d'impatience. Son oreille capte les intonations d'une voix légèrement rauque, avant d'apercevoir le visage fermé de Marianne. Son cerveau refuse de comprendre que c'est la dernière fois qu'il la côtoie. Leurs regards se croisent, elle semble hésiter et poursuit son chemin.

Julien est troublé par ce qu'il a cru lire un instant dans ses yeux. S'ils brillent, ce n'est pas de joie, mais de larmes retenues sous le fard. Car elle est maquillée, soigneusement, alors qu'avant, seul l'air vif des longues courses dans la montagne mettait du rouge à ses joues. Il va falloir qu'il oublie ces années, pendant lesquelles il ne savait pas qu'il était

heureux. Sa jeunesse est terminée, il ne sait pas ce qu'il va faire de sa vie. Marianne trébuche, Marianne se penche, Marianne ne va pas bien. Son mari marche devant, à petits pas hachés. Il la rudoie :

- Grouille-toi, on va rater le train !

Le front buté, elle ne répond pas. Elle ne peut s'empêcher de comparer cet homme énervé qu'elle a épousé avec celui qu'elle appelle encore en elle-même "son" Julien. Elle se souvient avec nostalgie de son long pas élastique, quand il grimpait les sentiers de chèvres. Elle a encore dans les oreilles son grand rire heureux quand il découvrait un tapis de cèpes. Sa gorge se gonfle de sanglots étouffés, elle ne doit rien laisser deviner.

Elle s'est laissée entraîner par cet homme riche, elle a fait son devoir. La ferme familiale suffisait à peine à les nourrir. Les jumeaux avaient tout juste onze ans et la petite dernière tenait à peine sur ses jambes. Elle devait partir mais c'était difficile de trouver un emploi en ville, la crise était passée par là. Alors, quand ce beau parleur avait promis monts et merveilles, elle avait trouvé la solution. Après tout, il n'était pas si vieux, il avait juste quelques cheveux gris aux tempes, il était agréable à écouter. Ses parents n'avaient pas tardé à être séduits et "l'affaire" a été vite conclue.

Elle ne déchant pas encore, elle doit s'habituer. C'est à elle de faire des efforts, son mari lui fait cadeau d'une vie aisée, c'est normal qu'il y ait quelques inconvénients. Elle ne regrettera pas les soirées languissantes devant la cheminée, la froidure des aubes hivernales, les heures de marche derrière les troupeaux. Elle goûte déjà les mets délicats, elle aime sentir sur sa peau la soie des chemisiers. Elle est éblouie par les paroles sucrées de son mari, par le luxe qu'elle entrevoit. Mais sur le quai de cette gare, la mélancolie assombrit son regard, courbe son dos.

Julien s'est arrêté, il l'examine, jauge sa détresse. Elle a choisi, elle sait ce qu'elle fait. Tant pis pour elle si elle s'ennuie à mourir dans sa nouvelle vie, si elle oublie leur complicité. Il lui tourne le dos, il va partir. Un petit cri, presque un miaulement, le retient. Sa Marianne est tombée, une entorse la cloue sur le quai. Dans le wagon numéro six, son mari est affairé, il rassemble les valises, les sacs de voyages, il installe les journaux pour le voyage. Quand il songe à se mettre à la recherche de sa femme, le contrôleur a levé son drapeau. Le train hoquette, se met lentement en marche. Marianne

est restée prostrée sur le quai, elle voit son mari s'agiter à la fenêtre de son compartiment. Elle ne fait pas un geste. C'est fini pour elle.

Le berger s'approche doucement. Sa belle n'a plus besoin que de lui. Il la charge tendrement sur ses épaules, comme ses agneaux blessés. Malgré sa douleur, Marianne esquisse un sourire timide. Elle sait maintenant que c'est Julien qui veillera sur elle, qui la protégera des loups, la réchauffera les soirs d'hiver et la soutiendra sur la longue route de leur existence. Julien est satisfait. Le numéro six lui a encore porté chance.

*Nombre de mots : 1397*